

**Séance publique hors les murs du 13 novembre 2014
au Conseil Général de Meurthe-et-Moselle**



**Communication de
Monsieur Denis Grandjean
Membre titulaire de l'Académie Stanislas**



Un peintre lorrain méconnu : Jacques Koskowitz

Pourquoi parler dans le cadre des conférences hors les murs de l'Académie de Stanislas, de cet artiste peu connu du grand public qu'est Jacques Koskowitz ?

Une première raison pourrait être que ce peintre fut distingué en 1987 par le prix Gallilée décerné par notre Académie. Rien d'étonnant par conséquent que l'on évoque le parcours d'un artiste que le jury de ce grand prix avait choisi d'honorer à travers son œuvre, déjà en partie accomplie puisqu'il avait alors 55 ans. Mais la principale raison est que si l'œuvre est largement méconnue, l'homme, à travers ses activités d'enseignement, a touché des publics divers, des générations successives et son charisme lui a valu l'attachement fidèle de la plupart de ceux qui l'ont connu. Cela explique aussi qu'une association de ses amis se soit constituée quelques années après sa disparition, autant pour faire connaître et reconnaître son œuvre que pour maintenir le lien qu'il avait tissé, sans toujours en mesurer la force, entre tous ceux qui l'estimaient. Cette exceptionnelle personnalité, trop tôt disparue, qui compte de solides amis et admirateurs au sein même de notre Académie, méritait donc bien une conférence, alors même que se tient au Musée de Toul, jusqu'à la mi-janvier, une exposition rétrospective de ses œuvres. Et puis parmi ses amis, Michel Dinot tenait une place à part ; c'est lui qui avait permis, encouragé, accueilli dans les locaux du Conseil Général et inauguré la grande exposition organisée en 2007 pour le 10^e anniversaire de la mort du peintre. Ce sont d'ailleurs deux grandes

œuvres de Jacques Koskowitz, offertes par les héritiers au Département à la suite de cette grande exposition qui accueillait les visiteurs dans l'antichambre de la présidence et dans un salon de réception ; cette conférence a donc toute sa place ici au Conseil Général de Meurthe-et-Moselle.

Chez tous les peintres, l'œuvre est difficilement dissociable de la vie, et Jacques Koskowitz n'y fait pas exception. On décrira les étapes successives qu'a connu la production de cet artiste en évoquant les aspects de sa vie qui peuvent expliquer les ruptures stylistiques, les évolutions des thèmes abordés, la diversité des modes d'expression utilisés avant de rechercher ce qui en fait l'unité, la continuité, la cohérence. Et puis nous tenterons de situer le peintre dans le contexte de la production artistique dans notre région, ses expositions, ses spectacles, cette relation avec des publics variés avant d'évoquer, pour terminer, un aspect original de la personnalité de Jacques Koskowitz, qui a fortement contribué à sa notoriété : sa générosité à partager sa passion de la peinture et des peintres.

Cette œuvre que nous allons parcourir, c'est l'œuvre d'une vie et c'est l'œuvre dans une vie.

Du début des années 60 à sa mort en 1997, on peut estimer le nombre de peintures sur toiles de Jacques Koskowitz entre 750 et 800, de tous formats, et plusieurs milliers de dessins, gouaches, aquarelles et objets divers. Il suffit de parcourir l'œuvre de Jacques Koskowitz pour en noter les évolutions stylistiques, autant d'étapes successives d'une production qu'il serait hasardeux de vouloir associer précisément à des moments de sa vie, d'autant que par le jeu des souvenirs et des réminiscences, les chronologies sont forcément bousculées. Ainsi, né en 1932 à Nancy, dans le faubourg des Trois maisons, il a donc 7 ans quand la guerre éclate et il vit intensément cette période difficile qui lui laissera des impressions, des émotions qui le marquent durablement. Il évoque dans un texte autobiographique ses souvenirs des sirènes, des bombardements, de la fuite dans les abris et les caves, des rafles, des repréailles, des réglements de compte à la Libération. « Ce traumatisme de l'enfant confronté soudain, sans raison, au Mal » écrit Gérald Cahen dans son texte « la planète Kosko ». C'est un thème qui n'apparaîtra que bien plus tard, alors que, très tôt, il montre des dons évidents pour le dessin et sa volonté de s'engager dans cette voie. Après des études brillantes à l'École des Beaux Arts de Nancy, il partage son temps entre l'enseignement et la peinture.

Les œuvres des années 60 sont fortement marquées par l'influence de Cézanne, tant dans les portraits que dans les paysages. Il va peindre dans la campagne autour de Nancy, sur les bords de la Meurthe, près de l'étang de la Méchelle, alors sauvage, sur le plateau de Pont-Saint-Vincent, dans la forêt de

Haye. De nombreux travaux, dessins, aquarelles, gouaches, huiles témoignent de son goût pour la nature dont il peint aussi bien les vastes paysages que les humbles détails, comme les feuilles d'arbres. L'exposition organisée par Roger Mossovic dans sa galerie de la Librairie des Arts en 1963 rend compte de ces travaux ; la plupart des œuvres exposées sont des paysages qui illustrent la complicité avec un terroir, ses ambiances changeantes, vite assombries, ses usines, ses villages, mais aussi le plaisir de la peinture, d'une manière savamment, brillamment mise en œuvre. Je cite Jacques Koskowitz : « Paysages tirés du plaisir simple d'une nature entr'aperçue, d'un été aux lumières intenses, d'un insecte aux intenses couleurs. Paysages faits de l'urgence de fixer une sensation, de transmettre une émotion. Émotion à d'autres instants refusée afin d'atteindre au glacé de l'analyse. Paysages- prétextes qui laissent leur image reconnaissable à toutes les interprétations, à toutes les re-créations, à toutes les dérives. Démarche toujours empreinte d'un plaisir inquiet, d'une fébrilité permanente. Miroirs dressés pour attirer, retenir, étonner, troubler ».

Ce texte, non daté, illustre le passage d'une représentation à une autre.

Progressivement le paysage n'est plus seulement un objet de contemplation et de description, toute synthétique qu'elle soit, mais un véritable sujet qui s'anime au fil des peintures ; on passe de Cézanne à Van Gogh... Alors que Cézanne recherche le vocabulaire le plus économe, le moins anecdotique pour exprimer l'essence même du paysage, Jacques Koskowitz le fait maintenant parler, lui confère une personnalité expressive, parfois menaçante. Déjà les paysages des bords de Meurthe soulignent des masses végétales envahissantes, des miroirs d'eau sombres ; les arbres secoués par le vent ou la neige traduisent une vie de la nature qui nous échappe et le ciel participe à ces mouvements. Même la surface de la mer laisse deviner des courants, des abîmes inquiétants. Puis le ciel prend le pas sur la terre, des soleils apparaissent et c'est une série sur les astres qui décrit notre espace terrestre confronté à des forces plus vastes et mystérieuses, avec cette idée d'un événement menaçant dont les signes précurseurs s'accumulent sur nos têtes. Pour bien signifier sa distance au paysage classique et en faire explicitement le sujet d'une histoire qui se déroule sous nos yeux, il va développer dans les années 67-68 le thème de la fenêtre qui situe le spectateur de la toile à la place du peintre qui cadre la perspective. Certaines toiles disent le moment heureux où l'on profite d'un paysage ensoleillé depuis une fenêtre ouverte ; mais la plupart cadrent des paysages bousculés, bouleversés, fragmentés, comme explosés dans une expressivité qui fait référence à Van Gogh.

Bientôt toute référence à un paysage reconnaissable s'estompe, seul un horizon que l'on devine subsiste alors que le ciel et les nuages deviennent le sujet, ou que de noires tornades, coupantes comme des faux sabrent la campagne et ses riantes couleurs. Je le cite : « Peinture, signes visuels assemblés.

Repères qui guident le regard. Espaces libres qui laissent filer l'esprit. Obstacles qui arrêtent la pensée, obligent à l'interrogation... ». Enfin, seule une ligne rouge évoque un horizon, peut être le nôtre, et traverse fragilement des univers agités, sombres et menaçants. Les années 80 marquent l'évolution vers l'abstraction, jamais totale en dépit des apparences : toute cette série de peintures traversées de grands signes noirs n'est elle pas une variation du thème des corbeaux de Van Gogh sur les champs de blé d'Auvers-sur-Oise ?

L'évolution se lit en parallèle dans les portraits. Partis d'une approche ici encore cézanienne, ils illustrent la progression du travail vers l'expressionnisme, puis vers une géométrie qui en devient abstraite. Les nombreux portraits de son épouse Paulette - son meilleur modèle - en témoignent. D'abord classiques, ils deviennent de plus en plus expressifs et se chargent de signes intérieurs jusqu'à n'être plus qu'un axe, celui qui divise le visage et ainsi donner lieu à de multiples variations de plus en plus épurées. « Le portrait reste le meilleur des sujets, mais ceux que j'appelle figures ou suites sur des visages m'intéressent tout particulièrement. Ce sont des images-symboles où tout entre en jeu. Elles sont faites de la superposition de l'image simplifiée d'un visage et d'événements variés exprimés plastiquement. Elles cherchent à donner témoignage de la complexité de l'être. » Cet extrait d'un de ses textes explique, bien plus qu'il ne le faisait lorsqu'on venait découvrir ses dernières productions, le sens de son travail sur le portrait qui domine la production de la fin des années 70 jusqu'au début des années 90 : « Visages aux traits effacés par crainte de la redoutable imitation. Visages qui se refusent et se protègent dans un anonymat volontaire. Nulle âme n'est plus identifiable, seule reste l'évocation d'une existence, d'une présence indistincte. Visages introvertis qui nous échappent et nous entraînent à leur suite vers le domaine de l'abstraction, vers les zones du non dit.

Visages bardés du fer de la chair, dispersés en l'air, mis en lambeaux par trop de fragilité, trop de chocs reçus ou seulement redoutés. Visages rougis par le feu, par le sang ». Les années 90 sont celles du retour à la figuration, voire de la narration, avec quelques thèmes dominants : des femmes assises, des portraits monumentaux traités comme des paysages, des scènes de spectacles et de cirque où apparaissent les personnages de ses bandes dessinées, des interprétations et hommages aux peintres, La Tour, Van Gogh, Rousseau... Les deux grandes toiles conservées dans cette institution illustrent de façon monumentale ce retour à la narration avec des sujets complexes qui mettent en scène un grand nombre d'acteurs parmi lesquels on reconnaît les rouges verts, des personnages de bande dessinée, des animaux dans un affrontement violent et confus. Ces œuvres de grand format, comme les affectionnait Jacques Koskowitz, comptent parmi les dernières toiles de l'artiste.

Un de ses textes nous donne une clé de lecture parmi d'autres possibles :

« En peinture, comme au cinéma par arrêt sur image, le temps s'immobilise. La peinture décompose le temps : elle met en scène des gestes, des moments indéfiniment suspendus. C'est ce qui se passe avec *Le Cri* d'Edward Munch. C'est un cri émis par un visage grimaçant, mais qui reste insonore et par là même inquiétant, parce que au contraire de ce qui arriverait s'il était poussé réellement et où la voix trouverait ses propres limites, il n'en finit pas, il est définitivement installé sur la toile. Des troupes jouant Brecht s'en inspireront : cris muets sur des bouches prêtes à hurler... »

En dépit des ruptures stylistiques, qui surprenaient souvent les visiteurs découvrant ses peintures récentes, on constate dans la production de Jacques Koskowitz quelques constantes : dans les thèmes, le paysage expressionniste ou symboliste, le portrait et surtout le visage, le corps ou les personnages entraînés dans un univers instable et menaçant. Quelles que soient les époques, c'est une peinture expressionniste qui utilise ces couleurs franches et vives qui sont une marque de fabrique, avec une forte présence des rouges et des noirs. « Rouge premier, couleur ardente d'où toutes les autres semblent issues. Rouge des soleils couchants, des lèvres peintes, du corps écorché de l'animal. Rouge de tous les pouvoirs, de toutes les alarmes. »

Dès l'origine, on constate un talent de coloriste, mis au service d'une expression puissante, parfois violente. S'y ajoute une grande maîtrise du dessin et de la technique picturale. A l'École des Beaux-Arts, Jacques Koskowitz apparaissait comme un surdoué et toute son œuvre exprime cette virtuosité. Les œuvres des années 60 disent le bonheur de peindre : sûreté du pinceau, ampleur du geste, clarté du tracé, justesse de l'effet, qu'il s'agisse d'empâtement ou de lavis ; chatoiement des couleurs, de leur fondu, des accords recherchés et trouvés. Cette technique savante se retrouve tout au long de l'œuvre, quelque soit la manière : les œuvres abstraites montrent encore mieux le jeu habile, subtil, des vides laissés blancs, les coulures, les épaisseurs, les reliefs, le tracé du pinceau...

Pour autant il ne veut pas se laisser prendre au piège d'une virtuosité qui séduit ou de sujets qui plaisent : « Par exemple, dit-il, ayant travaillé longtemps sur nature, je me suis arrêté le jour où j'ai eu l'impression de répéter indéfiniment le même paysage. Il fallait échapper à cette pratique, se défendre des habitudes... La réflexion s'impose pour se garder soi-même de toute facilité. ». Et il ajoute : « Combien de personnes se trompent en jugeant la peinture sur sa forme, oubliant que c'est le sujet qui détermine le choix et l'utilisation des signes plastiques (lumière, valeurs, surfaces, formes, lignes, rythmes, matières) ». Ces quelques citations illustrent et expliquent cette

recherche constante du vocabulaire pictural le mieux adapté à ses intentions, les changements d'écriture. Elles expriment aussi cette exigence d'authenticité dans sa production, qui ne devait pas être guidée par des considérations annexes, comme vendre, par exemple, mais uniquement par la recherche de l'expression plastique la plus juste de ses sentiments, au risque d'être mal compris. Une forme de rigueur qui l'empêchait de chercher à plaire même s'il était toujours désireux et heureux de faire partager son travail.

C'est encore à un peintre, celui dont il se sentait le plus proche, qu'il emprunte l'argumentaire d'une de ses créations significatives : « J'ai cherché à exprimer avec le rouge et le vert les terribles passions humaines. » écrivait Van Gogh dans une de ses lettres à son frère Théo. C'est à partir de ces deux couleurs complémentaires, c'est-à-dire en peinture les plus contrastées et à partir de ses propres souvenirs de bande dessinées que Jacques Koskowitz va créer ces clowns agressifs que sont les Rouges-verts. Ils apparaissent en 1975 dans des spectacles de café-théâtre qu'il produit avec quelques amis et vont rentrer de plein pied dans son œuvre. Dans un texte de présentation de ses bandes dessinées, Jacques Koskowitz écrit : « Les rougeverts, clowns agressifs et dévastateurs, ont été créés au théâtre en 1976, avec la complicité de Michel Piotrowski. Les rougeverts, monstres universels, ont la faculté d'envahir tous les lieux, de revêtir toutes les formes et, qu'ils soient au café, au cirque, au concert, tout leur est bon pour faire éclater leur antagonisme. La bande dessinée prolonge, sur papier, la liste de leurs méfaits (pour rire) ». Ils sont terriblement évocateurs de notre condition et rencontrent parfois l'actualité. Ainsi dans un entretien, Jacques Koskowitz se souvient que « la petite exposition que j'ai faite en janvier 91 à la MJC Lillebonne de dessins anciens, non datés, sur les Rougeverts était étrangement d'actualité et illustrait parfaitement la guerre du golfe, au point que le public était convaincu qu'ils venaient d'être créés dans cette circonstance ». Ces personnages affreux, bêtes et méchants vont être déclinés dans de multiples variations, comme des silhouettes découpées dans le bois et soigneusement peintes, des gouaches les mettant en scène dans les situations les plus variées, et, comme l'écrit G. Cahen « Dans une ultime étape, brouillant les lignes et les frontières entre les genres, les Rouges-Verts s'immisceront jusque dans ses toiles, fous, grimaçants, déformés, silhouettes à la Ensor qui, selon ses mots mêmes, viennent là tout exprès pour troubler notre conception de l'Art, « remettre en question la respectabilité de la peinture ». Plusieurs de ses expositions sont inaugurées avec la présentation de ces petits spectacles, à l'image des happenings qui se multiplient dans le monde de l'art à cette époque. C'est dire aussi que Jacques Koskowitz se situe dans les courants culturels qui l'entourent. Claude Rozenkrantz, qui avec Aline a accueilli plusieurs expositions de Jacques Koskowitz dans leur ferme de Goviller

disait « Je crois qu'à la fin de sa vie Kosko était bien plus un plasticien, au sens pleinement contemporain du terme, qu'un peintre. Il faisait des installations, il voulait intégrer le spectacle vivant à ses expositions. »

Cela nous amène à évoquer l'artiste dans son contexte.

Ceux qui l'ont connu gardent de Jacques Koskowitz le souvenir d'un homme réservé, concentré, volontiers silencieux. Exigeant avec lui-même comme avec les autres et suivant sa route sans se laisser détourner par les avis des uns et des autres. On aurait pu le croire solitaire, isolé dans l'univers de sa création, car sa peinture tranche très tôt dans le contexte de la production artistique du moment en Lorraine, mais il n'en est rien. Peintre, il se veut proche des autres peintres et a toujours un regard curieux et plutôt positif sur leur travail. Il est membre de l'association des Artistes lorrains et à partir des années 60 il participe à leur salon annuel avec quelques toiles. Malgré la modernité de ses productions, qui tranche sur l'ambiance générale du salon, il entretient de bonnes relations avec les autres artistes en étant plus proche du courant moderniste avec Biacabe, Caël, Giguët, Decaux, Roland Venner dont il est resté proche depuis l'école des Beaux-Arts. A cette époque, Léon Husson expose encore au salon, Jean Scherbeck a toujours du succès avec ses portraits de paysans vosgiens, tout comme Gilles Fabre et Jacquemin avec les paysages lorrains, Camille Hilaire, qu'il a connu avenue de Boffrand, se partage entre la Lorraine et Paris, comme Weisbuch dont il reconnaît la virtuosité. La modernité c'est aussi Jacquot, Nicole Gauthier avec ses paysages de Lorraine traités avec franchise et nuance au couteau, Michel Haumant qui déroule ses portraits, Géo Condé, Jacques Linard, Roland Grunberg. En 1967 le prix de la jeune peinture des Artistes Lorrains est décerné à Jacques Koskowitz.

Il participe aussi régulièrement à des expositions de groupe, comme celles de l'Union des artistes de l'Est en 1969 à Nancy ; il participe au salon d'automne de Lunéville dont il est l'invité d'honneur en 1988. Régulièrement, il organise des expositions avec d'autres peintres, Michel Haumant, Roland Venner, Roger Decaux, Claude Prouvé, Franck Hommage... Il prend sa part aux initiatives communes.

Lui-même s'efforce de présenter son travail dans son évolution continue : il ne manque aucune occasion d'exposer et s'adapte à toutes sortes de lieux . Aussi bien dans des galeries comme le Club des arts ou la salle Poirel que des librairies, des banques, des lycées, l'Université, l'Institut Goethe, des monuments (l'abbaye des Prémontrés de Pont à Mousson, le château de Lunéville, l'abbaye de Baume-les-Dames), des musées (Vesoul, Toul), et même dans la salle des délibérations du Conseil régional de Franche Comté à Besançon. Au total un peu plus de 45 expositions personnelles et une vingtaine de participations à

des expositions de groupe le plus souvent dans la région. Peu d'expositions hors du grand Est, la participation à quelques salons en région parisienne, deux expositions à Paris dans des petites galeries qui n'auront pas beaucoup d'échos, une exposition de dessins à Kyoto et avec un groupe aux États-Unis. Ces multiples expositions dans lesquelles il s'investit pour les invitations, les affiches, le transport, l'accrochage, parfois la surveillance représentent un lourd travail, auquel son épouse est souvent associée. Elles illustrent sa volonté de faire connaître sa production. C'est pour lui l'occasion de se confronter au public, de faire connaître ses œuvres récentes, c'est aussi pour lui le moyen de faire le point sur son travail car toutes ses expositions sont consacrées à ses productions les plus récentes, parfois même les œuvres sont conçues pour l'exposition elle-même. C'est pourquoi l'accrochage est un travail minutieux, qu'il assure personnellement, comme un metteur en scène de son spectacle.

On voit à quel point il est intégré dans le territoire lorrain, et dans une mouvance artistique de la région. Sa peinture est elle pour autant tributaire de cette influence ? Nul doute que nombre d'images typiques de notre territoire vont se retrouver dans sa production. « Le mardi, sans attendre, je prends le train pour Longwy.(...) J'arrive dans cette ville à deux étages - Longwy haut et Longwy bas - et le premier soir je suis ébloui, fasciné par le spectacle que je découvre. Le feu des coulées illumine le ciel et forme une coupole d'un rouge éclatant, couronnant la cité. La verticale des cheminées se dessine à contre-jour. Elles sont semblables à des tuyaux d'orgue crachant flammes et étincelles. Feux d'artifices lancés très haut. Incandescence enflammant l'espace ».

« Mes modèles, je les ai remarqués et mentalement, j'ai déjà appris leur visage, leur expression. Je fais leur portrait à l'encre, à la craie, dans la salle de café. Les résultats étonnent les personnes présentes par la ressemblance avec les modèles, la traduction de leur caractère. Le patron du café, qui posera, lui aussi, est particulièrement impressionné et, lui qui aime les formules-choc, me prédit une réussite en flèche ! Il compare ma hâte à dessiner, l'impatience que j'ai à fixer sur le papier le visage de l'autre, à un homme qui désirerait une femme, à une impulsion sexuelle, à un acte d'amour. Peut être a-t-il raison. »

« L'un de mes amis, habitué du café, fait de l'aquarelle et nous décidons de sortir ensemble pour peindre et dessiner sur nature. Pendant ces mois d'hiver, le contraste du blanc de la neige et du noir des usines épure le paysage réduit à ses structures essentielles, le grandit et produit une sensation de puissance. Les maisons sont recouvertes d'un ocre rouge épais. Poussière provenant des retombées des fumées. Ensemble en trois couleurs accompagnées des vapeurs bleues, jaunes, grises. Je ferai de très nombreuses compositions de ces vues dont la plupart ont disparu, ont été données ou détruites. »

C'est dire que la région est une source d'inspiration initiale pour Jacques Koskowitz même si dans son œuvre ultérieure, il s'en affranchit progressivement. Lorrain, il l'est aussi dans sa collaboration avec des architectes de la région pour la conception et la réalisation de compositions murales dans le cadre du 1% artistique dans les constructions scolaires. Dans les années 80, il intervient sur des écoles à Maxéville, Ludres, Richardmènil, Toul, Longwy, Golbey, Lamarche, Arches... Ce sont souvent des murs peints qui ont parfois disparu quand ils sont en extérieur, malgré le soin qu'il apportait aux matériaux et à la mise en œuvre, mais que l'on peut encore voir dans les espaces intérieurs de certains établissements. C'est aussi pour lui l'occasion de réaliser des œuvres sur une plus grande échelle et de se confronter à un art mural qu'il ne voit jamais comme strictement décoratif.

Dans les années 80, Jacques Koskowitz est invité à animer des conférences d'histoire de l'art et des ateliers de peinture et dessin à la MJC Lillebonne ; c'est là qu'il va partager avec un large public ses connaissances de la peinture et des peintres. Dans un échange publié dans le catalogue de l'exposition de l'abbaye de Baume les Dames en 1991, Martine Perrotin interroge Jacques Koskowitz : « Curieusement d'ailleurs si tu parles difficilement de toi, tu parles beaucoup et avec enthousiasme des autres peintres. Pourquoi ? - Parce que tout est dit dans ma peinture et qu'il est plus facile de parler de ses préférences, de ceux qu'on aime. En même temps leur contact m'apprend beaucoup et ces interventions que je fais depuis plusieurs années dans les écoles, dans les ateliers, dans les conférences sur ces peintres est une approche modeste pour les faire parler, les citer sans cesse. Cela est un travail très astreignant mais j'aurais du mal de m'en passer, cela me manquerait. - Ce dialogue par delà le temps avec d'autres peintres, en présence de témoins, est ce une façon de parler de toi à travers eux ? C'est passer par l'expérience des autres, la destinée des autres, à travers leurs œuvres. On est - on naît - peintre par fatalité. »

Ainsi peut-on considérer Jacques Koskowitz comme un peintre lorrain, catégorie qui n'existe d'ailleurs pas vraiment en dehors de l'Association des artistes lorrains ? Sa peinture, si singulière, se démarque assez profondément de la production artistique qui lui était contemporaine dans notre région et il n'a appartenu à aucun mouvement constitué, à aucune école. En revanche il a toujours été présent dans la vie culturelle de sa ville et de sa région, sous des formes variées, nous l'avons vu, qui ne se limitent pas à sa peinture.

Ceux qui l'ont connu ne peuvent pas parler de sa peinture sans y associer le souvenir du peintre. » Au point, comme l'écrit Gérard Cahen dans la planète Kosko, qu'il nous est difficile aujourd'hui de faire la part entre son œuvre et sa personne et de juger l'une sans se souvenir de l'autre. Le temps viendra,

sans doute, qui tranchera et laissera ses toiles, ses dessins, ses sculptures vivre leur propre vie en toute indépendance. D'autres, mieux armés, sauront alors jeter sur cette œuvre un œil neuf » Au moins peut-on avancer que cette œuvre restera marquante, par son importance, sa cohérence, son intensité, dans son époque et que sa diffusion en confirmera la place. Aujourd'hui, on peut retenir du titre que j'ai avancé pour cette conférence le terme de peintre méconnu en dépit des quelques occasions où son œuvre est présentée, comme en ce moment au musée de Toul. Dans un entretien publié dans le catalogue de Baume les Dames Jacques Koskowitz déclarait « A cause de l'importance des médias, du bombardement permanent de l'information, beaucoup croient qu'une aventure comme celle de Vincent Van Gogh n'est plus possible, moi, je n'en suis pas sûr. » Je ne vous étonnerai pas en vous disant, pour conclure, que moi non plus...